



Lord Cowley.

LORD COWLEY

Henri-Richard-Charles Wellesley, premier comte de Cowley, né à Londres en 1804, est fils de lord Wellesley, frère du duc de Wellington, fils aîné du célèbre général, et qui, après avoir servi avec distinction dans l'armée, représenta son pays dans presque toutes les cours de l'Europe.

Henri-Richard-Charles Wellesley commença sa carrière diplomatique, en 1824, comme attaché d'ambassade à Vienne, puis à la Haye ; en 1832, il était secrétaire de légation à Stuttgart. Vers la fin de l'année 1838, il fut envoyé, en cette même qualité, à Constantinople et, à plusieurs reprises, chargé de gérer l'ambassade pendant l'absence de sir Strafford Canning. Lord Cowley étant mort en 1847, son fils Charles Wellesley, prit ce nom avec le titre de deuxième baron, et se rendit ensuite, avec le titre de ministre plénipotentiaire, en Suisse, où il eut à diriger des négociations délicates dont il se tira avec honneur.

Au mois de décembre 1852, le ministère de lord Derby le désigna pour remplacer en France lord Nor-

manby. Nul ne semblait plus propre à préparer les bases d'une alliance durable entre la France et l'Angleterre. Après le congrès tenu à Paris, et dans lequel, avec lord Clarendon, il représentait la Grande-Bretagne, il fut créé comte. Quelques années après, il quitta la France et n'était plus ambassadeur lors de la chute de l'Empire.

L'Angleterre, en outre de cette famille aristocratique, compte plusieurs personnages du nom de Cowley et qui ont joui de quelque célébrité. Dans la seconde moitié du dix-septième siècle (vers 1686), vivait le navigateur Cowley. Rencontré en Virginie par le capitaine de flibustiers John Cook, il consentit à partager la fortune des *frères de la Côte* (ainsi que se nommaient entre eux les aventuriers), ce qu'il fit pendant trois années. Mais enfin, révolté par les excès dont il était témoin sans cesse et qu'il ne pouvait empêcher, il résolut, avec dix-huit autres, d'abandonner le métier, et tous, après avoir reçu leurs parts de prises, s'embarquèrent pour l'Angleterre, où ils arrivèrent au mois d'octobre 1686. C'est alors que Cowley s'occupa de la rédaction de ses voyages, publiés en 1699. Une traduction parut en France quelques années après, sous le titre de *Voyage aux terres Magellaniques*.

peux trouver ce qui te manque ici, une société convenable et un établissement avantageux.

— O mon Dieu ! dit Dorothée.

Puis elle se tut tout à coup, leva vers le ciel ses beaux yeux humides, et, me prenant par la main :

— Rentrons, mon bon oncle, dit-elle avec des larmes dans la voix ; la soirée est trop fraîche pour vous.

J'avais d'abord reçu avec joie la nouvelle de notre prochain départ, ainsi qu'il arrive aux enfants, que charme toujours la perspective d'un voyage ou d'un changement de résidence ; mais, en voyant ma mère adoptive émue et affligée, je me mis à regretter comme elle notre agreste séjour.

— L'air d'Évenos est si bon pour la santé ! m'écriai-je à mon tour, en répétant ce que j'avais entendu dire maintes fois, les promenades y sont si pittoresques et nous y sommes si aimés ! Quel dommage, mon Dieu ! de quitter tout cela !

— Console-toi, Julien, dit la jeune fille en me baisant au front, nous y reviendrons quelquefois, car Olioules est bien près ; puis, avant de partir, nous parcourrons ensemble tout le quartier pour dire adieu à nos connaissances.

Nous arrivâmes au presbytère, où misè Moutte, instruite de l'événement, exprimait avec volubilité la joie dont elle était remplie. Olioules était son pays natal, elle y avait encore des amis et des parents ; d'ailleurs, c'était un paradis terrestre en comparaison des rochers arides sur lesquels nous étions perchés. Mgr l'évêque, disait-elle, ne se montrait que juste en assignant cette résidence à monsieur le curé, et il y a bien longtemps qu'il aurait dû le faire.

Comtesse DE LA ROCHE

— La suite prochainement. —



LA TAUPE

—

La taupe n'est pas rare dans les contrées tempérées de l'Europe ; elle suit, en quelque sorte, l'agriculteur dans ses travaux. Si elle le débarrasse de lombrics assez inoffensifs, de vers blancs et autres larves d'insectes réellement malfaisants, elle lui fait payer cher ce service en culbutant ses semis, bouleversant les pépinières, coupant et soulevant les racines des plantes, et couvrant les prairies de buttes nombreuses qui étouffent l'herbe et contrarient le jeu de la faux : la taupe est donc nuisible, quoi qu'en disent certains auteurs plus citadins que campagnards ; ses mœurs, curieuses à étudier, sont bonnes à connaître pour aider à sa destruction.

La taupe a le pelage d'un noir presque uniforme, doux et soyeux comme le velours. Son corps trapu, cy-

lindrique, est ramassé près de terre, et fortement musclé. Sans être aveugle, ses yeux, microscopiques, ont à peine la grosseur d'une tête d'épingle ; ils sont enfouis dans un fourré de poils qui s'écartent à la volonté de l'animal, pour lui laisser apercevoir les objets ; et, en même temps qu'ils ombragent l'organe de la vue exposé à la lumière, ils le préservent de tout choc sous terre. Pour se guider dans ses routes ténébreuses, la taupe possède un odorat très-subtil ; elle a aussi le sens de l'ouïe bien développé, quoique la conque auditive lui fasse complètement défaut.

Chez la taupe, tête, bras et museau, sont façonnés pour fouir. Sa force principale réside dans les muscles cervicaux, qui font office de levier puissant. Le museau, mobile, s'allonge en pointe et est muni d'un osselet destiné à soulever la terre, à la percer comme une tarière et à ouvrir le passage par lequel le corps doit s'avancer, à mesure que le sol est déchiré par les pattes antérieures. Celles-ci sont merveilleusement appropriées à leur destination. Très-rapprochées de la tête, très-courtes, très-larges et très-vigoureuses, elles ont la paume tournée en dehors et se terminent par cinq doigts réunis en bloc jusqu'à la racine des ongles, dont l'extrémité est tranchante ; chacune d'elles figure une pelle robuste, qui creuse et déblaie le terrain avec énergie et rapidité.

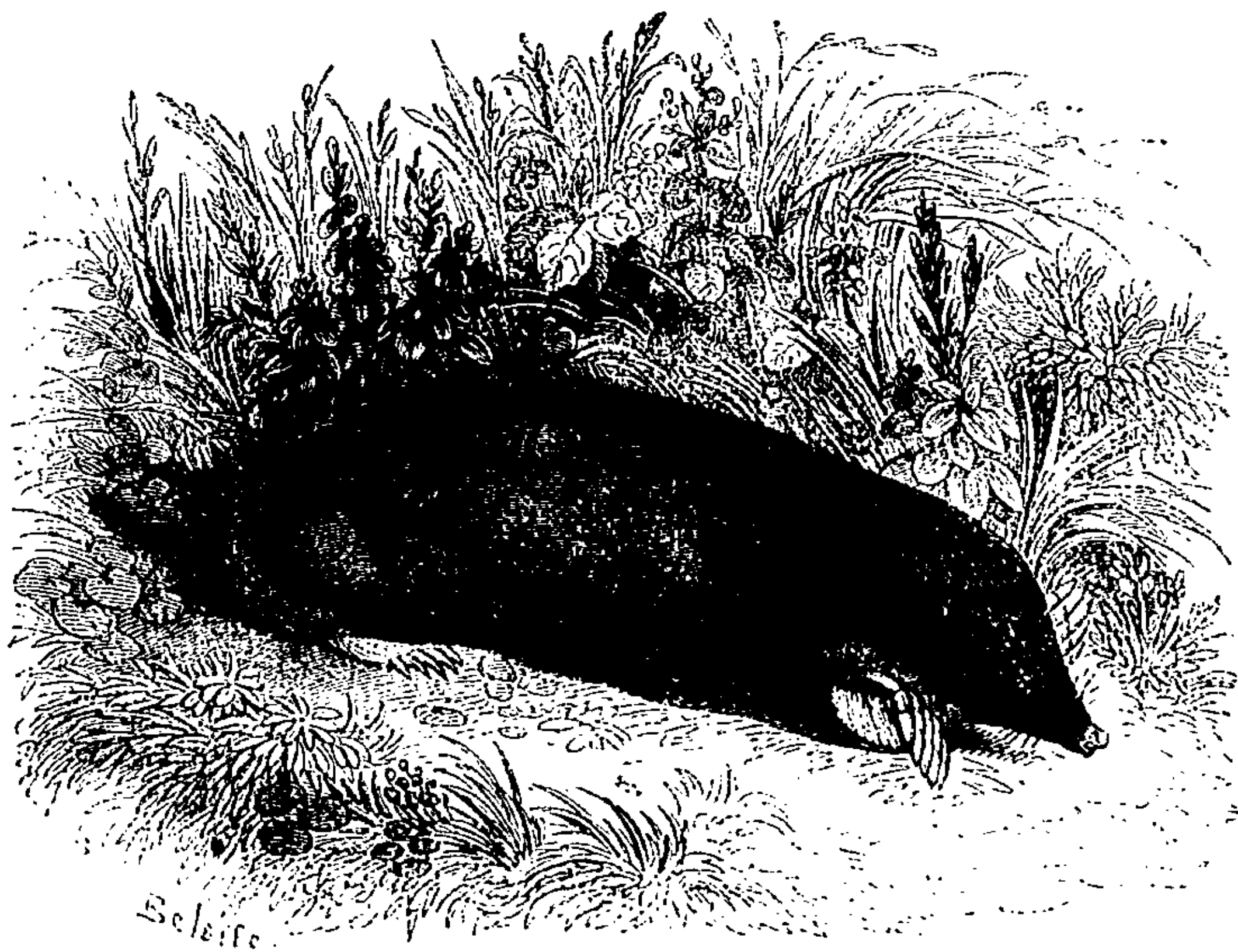
Tourmentée d'un appétit formidable qui jamais ne se calme, la taupe n'éprouve pas seulement le sentiment de la faim, comme les autres insectivores ; ce besoin, chez elle, s'exalte jusqu'à la frénésie ; aussi, rien ne lui coûte pour l'assouvir. Sans cesse à la poursuite de sa proie, elle l'a à peine éventée, qu'elle se précipite sur elle avec furie, l'assaille par le ventre, plonge tête baissée dans le corps de sa victime, lui déchire les entrailles et l'engloutit en un clin-d'œil : vers de terre, larves d'insectes, constituent sa nourriture usuelle ; bulbes de colchique et quelques racines succulentes s'y joignent comme entremets.

Ses mœurs sont celles d'un anachorète voué à une solitude absolue. Malheur au téméraire qui tente de violer sa Thébàide ! Elle lui livre aussitôt un combat à outrance. Dans ce duel à mort, l'un des deux champions doit nécessairement périr : la taupe est sans peur comme sans pitié. Elle ne vit point en ménage ; son mariage même n'est qu'un accident, et, passé le temps des nichées, on la trouve toujours seule dans son gîte ; le mâle n'y est jamais admis. L'hiver n'est pas encore fini, qu'elle songe déjà à propager sa race. Si la température est douce, il n'est pas rare de lui voir des petits vers la fin de février ou le commencement de mars ; mais si le froid se prolonge, les projets de famille sont ajournés. Elle fait deux portées par an, l'une au printemps, l'autre à la fin de juillet, toutes deux de quatre à cinq petits. La première mise bas a lieu communément dans les dix premiers jours d'avril ; les petits naissent tout nus.

Leur éducation n'est pas longue. La mère, vivant au jour le jour, sans provision aucune, et n'ayant d'autres repas que ceux qu'elle conquiert par un rude travail, s'inquiète des devoirs de la maternité comme s'ils ne lui apportaient aucune jouissance. Dès que les petits sont en état de se suffire à eux-mêmes, elle les délaisse. Quelques semaines après sa naissance, toute la nichée décampe à la fois par des tuyaux perpendiculaires correspondant aux routes souterraines que la mère-taupe a creusées. Les jeunes ne s'éloignent pas de la surface du sol : d'une part, ils y trouvent leur provende : de l'autre, ils y font, sans trop de difficulté, l'apprentissage de leur métier de mineur. Quand la terre est meuble et fraîche, ils s'ouvrent sans peine des routes superficielles, dont l'irrégularité est un des caractères distinctifs ; au moindre bruit, l'animal plonge dans le premier tuyau qu'il rencontre ; mais si le sol est durci, et si la jeune taupe ne se trouve pas à portée d'une

friande ; c'est aussi pour cette raison qu'elle hante le voisinage des eaux ; elle y trouve toutes les conditions d'une vie facile et plantureuse ; mais, quoiqu'elle nage avec facilité, elle ne s'aventure à cet exercice que dans les cas d'extrême nécessité, telle qu'une crue subite ou une malencontreuse inondation.

La taupe passe sa vie sous terre ; son domaine est une prison dont elle ferme avec soin toutes les issues, et dont elle ne sort jamais qu'à son corps défendant ; car, indépendamment de l'instinct qui la porte à se cacher pour échapper à ses ennemis, renards, blaireaux et oiseaux de proie nocturnes, elle fuit le grand jour comme le grand air, l'un et l'autre lui étant contraires. Suivant les variations de l'atmosphère, elle déplace son habitation, sans changer pour cela de cantonnement. Pendant la saison rigoureuse, elle ne s'engourdit pas comme le lérot, la marmotte ; elle s'enfonce profondément en terre pour y chercher sa nour-



Taupe d'Europe.

cavité de refuge, elle se met à fouir avec une ardeur extraordinaire, jusqu'à ce qu'elle n'en puisse mais : à bout de forces, elle se couvre de terre et se tient blottie jusqu'à ce que l'ombre de tout danger se soit évanouie.

La taupe adolescente, avant de se lancer en rase campagne, s'essaie le long des murs, surtout de ceux qui regardent le soleil levant et le midi ; elle sait profiter des fondations et des grosses racines pour s'y préparer une retraite ; plus tard, lorsqu'elle a atteint sa croissance définitive, toute espèce de terrain lui convient, pourvu qu'il ne soit pas mouilleux ; on la rencontre dans les sables les plus légers aussi bien que dans les terres compactes ; plaines, vallées, collines et montagnes forment indistinctement son domaine : tout lui est bon ; cependant, elle se plaît, de préférence, dans les terres fertiles, meubles et fraîches, où abondent les vers de terre, dont elle est très-

riture et une température plus douce ; dans les temps de pluie, elle gagne les lieux élevés ; en été, elle descend dans les vallons, et, si la sécheresse se fait longtemps sentir, elle se réfugie dans un endroit frais, le long des herges, des ruisseaux, des fossés, parfois aussi sous le plafond des canaux et sous la vase durcie des étangs desséchés.

A juger de l'artisan par ses œuvres, la taupe, dans sa vie laborieuse, ne le cède à aucun animal. Ce n'est qu'au sein de la terre qu'elle doit trouver sa subsistance, l'intérieur du sol devient nécessairement le théâtre de ses chasses ; c'est là qu'elle a ses ateliers de travail et qu'elle établit son gîte et le nid de ses petits. Qui ne connaît les routes, les méandres infinis dont elle sillonne la surface des champs, et les monticules qu'elle y élève de place en place ? Ces ouvrages extérieurs, tout considérables qu'ils soient, ne sont qu'un jeu auprès de ceux bien plus compliqués aux-

quels elle se livre à l'intérieur du sol : passages pour se rendre d'un point à un autre, galeries couvertes, boyaux, trous de retraite, place d'armes assise au milieu de fortifications multipliées, sont autant de travaux d'art où la taupe déploie toute l'habileté du mineur, toute la science d'un ingénieur consommé.

Son cantonnement une fois choisi, elle n'en sort guère que lorsque l'eau l'a envahi ou qu'il se trouve frappé de stérilité ; elle dit alors adieu à ses pénates et déménage sans tambour ni trompette ; mais, en dehors de cette dure extrémité, elle reste fidèle à son héritage natal, elle y campe pendant toute la belle saison, et ne s'y fait d'établissement sérieux que lorsque l'automne est venu ; ce sont ses quartiers d'hiver.

Tant qu'elle est errante et vagabonde, ses travaux sont presque tous superficiels ; en terre légère, elle trace prodigieusement. C'est toujours en avant qu'elle travaille. Son museau perce et fouille le sol ; de ses pattes antérieures, elle déchire la terre, la rejette en arrière avec ses pattes postérieures, et, quand elle a ainsi miné une certaine étendue de terrain, elle se retourne pour en expulser à la surface les déblais : ceux-ci, en s'accumulant, forment les buttes ou monticules, dont toute trace est plus ou moins jalonnée : les taupinières n'ont pas d'autre origine.

Dans les terres sablonneuses, non susceptibles de tassement, les taupinières sont extrêmement multipliées ; une seule taupe en élève parfois plus de trente dans un cantonnement ; leur volume diffère, mais leur aspect n'offre de variante qu'autant que la contexture du sol en présente lui-même ; elles ne sont jamais échelonnées sur des lignes droites, elles décrivent des zigzags ; celles des mâles sont plus fortes et plus saillantes. Tout le temps que la taupe est sans gîte, elle se retire, la nuit, dans une taupinière oblongue ; le jour, chaque fois qu'elle suspend son travail, elle se repose dans une taupinière construite exprès au point où elle a cessé de fouiller ; ces taupinières de repos n'existent qu'en été ; dès que le gîte est formé, la taupe ne couche plus dans les cheminements, elle revient sans cesse à son domicile, quoiqu'il soit souvent éloigné de plus de cent mètres de son atelier de travail. Les traces des mâles et des femelles ne peuvent être confondues ; les premières s'étendent en ligne droite sur plus de quatre-vingts mètres ; les secondes ne courent, sans dévier, que sur un espace de huit ou dix mètres : les unes et les autres ont pour but principal la chasse aux lombrics et aux vers blancs logés à fleur du sol ; l'animal s'y roule aussi, entre deux terres, pour échapper au danger qui le menace et pour gagner ses routes plus souterraines ; toujours un passage y conduit.

De tous ces chemins occultes, le passage est le plus fréquent ; la taupe le traverse plusieurs fois par jour ; aussi, à un moment donné, est-on certain de l'y rencontrer. Il n'est pas toujours unique, mais jamais il

n'y a plus de trois passages. Ils peuvent être communs à plusieurs taupes, non, toutefois, sans contestation : chaque occurrence provoque une lutte, à moins que l'un des deux pèlerins ne cède le pas à l'autre en se retirant dans quelque gorge. Pour peu qu'il y ait hésitation, la bataille s'engage ; dames taupes, chez elles, ne sont point endurantes, encore moins hospitalières : c'est là leur moindre défaut.

La profondeur du passage varie. Là où la taupe se croit en sûreté, où elle n'a point à redouter l'affaissement du sol, elle l'établit à dix ou douze centimètres au-dessous de la surface ; mais, s'il doit traverser un endroit fréquenté par les bêtes de trait ou les voitures, l'animal lui donne quarante centimètres de profondeur, afin d'assurer la voûte. Le passage se dirige toujours en ligne droite et ne porte jamais de taupinière ; en cela, il diffère nettement des routes de communication et des galeries, toujours plus ou moins divergentes et chargées de monticules.

Le gîte de la taupe est son chef-d'œuvre. Elle se place à l'endroit le plus favorable de son cantonnement, et, de préférence, sous les fondations d'un mur, au pied d'une haie, entre les racines principales des arbres, elle le garnit d'un matelas herbacé ou de feuilles sèches.

Cette habitation souterraine est le point central où la taupe fait converger toutes ses opérations. Le cours de sa vie errante terminé, elle fait là élection de domicile, le visite plusieurs fois par jour et s'y repose. Elle s'y rend par des voies horizontales et verticales et y nargue toutes les ruses du taupier le plus habile. Jamais on ne la surprend dans son gîte. A la première alarme, elle disparaît dans ses antres les plus secrets. Mâle ou femelle, toute taupe a son gîte et le renouvelle chaque année ; il mesure jusqu'à 50 centimètres de hauteur, et son diamètre atteint près d'un mètre. La taupe n'en fait pas mystère ; mais, pour mieux dérouter les maraudeurs, elle en rapproche quelquefois plusieurs les uns des autres. Sa construction exige science et patience. La taupe commence par soulever la terre ; puis elle la presse, la pétrit et la moule en voûte convexe, solide et impénétrable à la pluie. Le plafond de l'édifice offre une grande résistance, il repose ordinairement sur quatre cloisons, espèces de piliers creux distribués de distance en distance. Sous le dôme se trouve la couchette moelleuse, de forme convexe ; sa base porte sur une galerie circulaire dans laquelle débouche un seul des piliers, l'ouverture des autres est fermée. Cette galerie magistrale, pour nous servir de l'expression de Cadet de Vaux, est coupée transversalement par cinq chemins creux conduisant à la seconde galerie dite d'enveloppe ; celle-ci aboutit en général à neuf chemins dont l'issue est totalement distincte de celle des chemins précédents : règle et compas en main, un ingénieur ne tracerait pas un travail plus parfait. Des neuf chemins de la galerie d'enveloppe

partent autant de galeries qui s'étendent en demi-cercles irréguliers, aboutissant tous au passage; elles ont plus ou moins de profondeur, selon la consistance du terrain. Le tout constitue un ensemble imposant de fortifications savamment combinées, approches, fossés, escarpe et contrescarpe, rien n'y manque; et pourtant notre Vauban, pour plus de sûreté, se perce encore un trou de retraite, perpendiculaire à sa couche, de quarante centimètres de profondeur, relié à une route ascendante qui, passant au-dessous de la galerie maîtresse et de la galerie d'enveloppe, lui ménage un asile suprême dans le cas où la place viendrait à être forcée: le castor, dans ses constructions hydrauliques, agit autrement, mais fait-il mieux? Il est permis d'en douter.

Le nid diffère entièrement du gîte. Dans les endroits solitaires où nul danger ne semble à craindre, il est quelquefois apparent; dans les lieux fréquentés, il n'est jamais visible; il occupe le centre du cantonnement à quelques mètres du dernier gîte et à seize centimètres environ de profondeur. La taupe, pour l'établir, choisit un terrain meuble, plus sec qu'humide, et dont la pente puisse favoriser l'écoulement des eaux: dans les vignes, elle l'assoit sur un ados; dans un chemin, elle le place sur la berge, dans les champs, sur le point le plus élevé. La couchette en est plus moelleuse que celle du gîte; aux feuilles sèches, la bonne mère ajoute les poils de son ventre, en guise de lit de plume. Le nid n'est pas, comme le gîte, entouré de galeries circulaires; deux ou trois chemins seulement y aboutissent, et entretiennent des communications avec le domicile proprement dit et les passages; la taupe ne l'habite que temporairement; dès que les petits ont pris la clef des champs, elle retourne à la vie nomade jusqu'à l'arrivée de l'automne, époque à laquelle commence son casernement hivernal.

Le nid n'est pas à l'abri de toute attaque, c'est pourquoi la taupe y pratique, au-dessus, un trou de retraite qui s'enfonce à soixante centimètres du niveau du sol; du fond de cette coulée s'élève une route ascendante inclinée à 45° qui ramène l'animal dans une des galeries de son cantonnement: cette ingénieuse disposition le rend imprenable. En effet, surprise dans son nid, la mère-taupe plonge dans le trou de retraite, gagne la route ascendante, et s'échappe dans une galerie qu'elle pousse avec activité en avant, à moins qu'elle ne préfère se blottir dans une terre meuble ou se creuser, pour la circonstance, un trou de 40 à 50 centimètres de profondeur où elle attendra, pendant des heures entières, que tout danger soit passé.

Lorsque la taupe veut dérober son nid aux regards, le dôme effleure à peine la surface du sol; quand il est apparent, on le reconnaît sans peine. La taupinière, quatre ou cinq fois plus volumineuse que les buttes ordinaires, a la forme d'une coupole où se dessinent de petites côtes qui ne sont autres que des tubes creux,

fermés à leurs extrémités; la taupe, en déblayant, rejette la terre, mais ne la pousse pas au dehors, ce qui trahirait son asile, elle la tasse et la bat si fortement, que cette partie du nid résiste au fer de la bêche.

Malgré tout son art, cependant, la taupe se laisse prendre aux pièges, et c'est fort heureux vraiment pour l'agriculteur dont elle déshonore les cultures. Les taupinières soigneusement examinées fournissent les renseignements les plus utiles aux artistes qui se livrent à la chasse de la taupe. Les plus capables, à la seule inspection des buttes, en voyant leur nombre et leur groupement autour des taupinières principales, deviennent le sexe de l'animal, l'état de gestation ou de maternité de la femelle; parmi ces galeries si multipliées, ils savent discerner celle qui forme l'artère principale entre deux centres importants; la taupe, habitante de ces parages, n'échappera pas aux pièges tendus sur le chemin qu'elle parcourt plusieurs fois par jour.

Le plus usité de tous ces pièges est celui inventé par Lecourt. Il consiste en deux branches en fer, carrées et croisées, réunies par une tête à ressort; leur extrémité est garnie de deux crochets placés en contre-bas et à angle droit; au passage de l'animal, la détente tombe, l'élasticité de la tête du piège fait ressort.

La théorie de l'art du taupier est fort simple. Avant tout, il faut s'attacher à reconnaître le passage ainsi que l'origine des galeries en avant desquelles deux pièges doivent être placés en sens opposé, l'un pour saisir la taupe, quand, de son gîte, elle gagnera le passage, l'autre pour l'appréhender lorsque, absente de son domicile, elle revient du travail et regagne son passage qu'on a eu soin de découvrir; on l'assujettit par la base, et on le recouvre d'une motte inclinée, disposée de manière à intercepter tout accès à la lumière dans l'intérieur du conduit souterrain.

Soit en allant, soit en revenant, la taupe a un piège en perspective, le premier qu'elle rencontre lui donne la mort. Arrivée à l'endroit fatal, elle s'aperçoit qu'une portion de son passage est éboulée; pour le tasser de côté, elle se met à fouiller, la détente part, elle est prise. Le passage est donc ce qu'il faut reconnaître tout d'abord; rien de plus facile, puisqu'on sait qu'il est toujours en ligne droite. Mais il peut en exister plusieurs, autant alors de pièges à dresser. Deux taupinières, à quinze ou vingt mètres d'intervalle et d'une forme particulière, indiquent la direction de chaque passage, les pièges seront placés là où les galeries aboutissent, un peu au delà du point où elles débouchent dans le passage; elles sont aisées à distinguer à leurs sinuosités et au nombre des petites taupinières dont elles sont surmontées; pour peu qu'on ait d'expérience pratique, il est impossible de se méprendre sur ces voies souterraines.

Toute saison est bonne pour prendre les taupes, mais leur capture est plus facile et plus abondante au

printemps et à la fin de l'été : ce sont donc ces deux époques qu'il faut choisir pour leur faire utilement la chasse. D'habitude, la taupe sort le matin, rentre vers midi à son gîte ou à la taupinière de repos ; elle sort derechef et repart une troisième fois dans les longs jours. Son repos n'excède jamais quatre heures consécutives ; elle traverse son passage quatre ou cinq fois par jour, elle ne peut donc éviter le sort qui l'attend si les pièges sont convenablement placés ; tout l'art du taupier se résume en définitive dans cette formule : savoir découvrir le passage et y bien placer deux pièges opposés. Mais, quelque simple que soit cette théorie, il n'y a qu'un homme spécial, exercé de longue main, qui puisse purger de taupes le domaine où elles se sont établies, de simples ouvriers ne sauraient conduire l'opération avec l'ordre et l'intelligence qui en assurent le succès. L'un des taupiers les plus habiles dont les populations aient gardé le souvenir, fut, sans contredit, Henri Lecourt, originaire de Pontoise. Il prenait jusqu'à quatre-vingt taupes dans sa journée ; en trois ans, il détruisit 10,000 de ces animaux sur 600 hectares. Il n'était pas né taupier, loin de là, il occupait une charge lucrative à la cour de Louis XVI ; mais la révolution l'avait ruiné de fond en comble, la nécessité le fit observateur et taupier émérite. Sa meilleure campagne fut un véritable exploit, en trois mois et soixante-quinze séances, il prit 6,000 taupes. Conclusion : avant 1789, les taupes ne manquaient pas sur le sol français ; il n'en reste que trop encore de nos jours, au grand déplaisir du cultivateur.

R. SAINT-VICTOR.

L'AUMONE

ou

LA LÉGENDE DU PETIT SOU

O la brave enfant, et quel trésor pour la veuve du pêcheur que la douce et gentille Yvonne !

La vie a été dure pour la mère Yvonne : cinq enfants à élever ; cinq bouches, sans compter la sienne, à nourrir, avec ses deux bras ; et, parfois, pas un morceau de pain dans la huche !

Pourtant la digne femme n'a jamais perdu courage, travaillant tout le jour, souvent une partie de la nuit, travaillant et priant ; ne demandant au monde que de l'ouvrage, à Dieu que de la force et de la santé, pour gagner le pain de ses enfants.

Celui qui donne la pâture aux petits des oiseaux pouvait-il l'abandonner ? N'est-il pas l'appui de la veuve et le père des orphelins ?

Yvonne est née le jour du Vendredi-Saint, jour saint entre tous les jours ; et cette enfant, qui semblait

devoir être une nouvelle charge pour la pauvre mère de famille, est devenue sa joie et sa consolation. C'est un rayon de bonheur qui a pénétré, avec elle, dans sa triste cabane. Douceur de caractère, docilité, candeur, cœur sans malice, bon comme un fruit mûri en plein soleil, âme compatissante cherchant à soulager tout ce qui souffre : voilà Yvonne à l'âge de douze ans.

Toute petite, on lui a dit qu'elle est venue au monde le jour où le Fils de Dieu donna son sang et mourut sur la croix pour la rançon du genre humain ; et le vendredi de chaque semaine est devenu pour elle le Vendredi-Saint, le jour du sacrifice. La journée serait mauvaise, elle aurait perdu sa journée, si elle ne trouvait ce jour-là le moyen d'obliger l'un ou l'autre.

Or donc, un certain vendredi, Yvonne, assise sur le seuil de la porte, gardait la maison en l'absence de sa mère. Elle allait plonger sa cuiller d'étain dans son petit pot rempli de soupe, quand elle voit paraître une pauvre femme, avancée en âge et épuisée par les fatigues de la route.

Touchée de compassion et n'écoulant que son bon cœur, Yvonne se lève précipitamment pour chercher la cuiller et l'écuille de sa mère, afin de partager son repas du soir avec la vieille mendicante.

Par malheur, dans sa précipitation, elle a renversé le pot qu'elle tenait à la main. Adieu la joie de la pauvre enfant ! Ses grands yeux bleus se remplissent de larmes en regardant la soupe étendue par terre.

Il est vrai qu'elle n'y resta pas longtemps. Un chien, — il s'en trouve toujours un pour laper la portion des pauvres gens, — un chien passait par là, et, en un clin d'œil, il dévora le souper d'Yvonne.

— Ne pleure point, fillette, dit la mendicante qui, connaissant la bonté d'âme de l'enfant, avait deviné son intention. Tiens, prends cette poignée de noix pour assaisonner ton morceau de pain noir.

Cela dit, elle s'éloigna, sans même attendre les remerciements d'Yvonne.

A peine avait-elle disparu, qu'Yvonne, le cœur gros de sa maladresse, aperçoit devant la porte quelque chose plus dur qu'un os et qui eût résisté même aux fortes dents du chien vorace, s'il eût tenté d'y mordre ; — c'était un sou.

« Il ne peut appartenir qu'à la bonne vieille qui m'a donné ses noix, se dit Yvonne ; en les tirant de sa poche, le sou sera sorti en même temps et tombé à terre. » Aussitôt, fermant la porte de la cabane, elle se met à courir après l'inconnue, prenant un de ses sabots dans chaque main, afin de courir plus vite.

Elle ne tarda pas à rejoindre la mendicante qui s'était arrêtée au pied de la croix du carrefour et qui se reposait un instant.

— Voici le sou que vous avez perdu, dit Yvonne tout essoufflée de sa course.

— Ah ! mon sou béni ! ma chère relique ! s'écria l'inconnue, merci, ma fille, merci ! Dieu sait si je tiens